

M. Sue a pris un plaisir extrême à peindre une figure qui, si elle était dans la réalité, serait tout simplement la déification de la matière et de la sensualité. Je veux parler d'Adrienne de Cardioville.

Il faudrait n'avoir aucune notion des doctrines de Fourier pour ne pas reconnaître l'influence de ces doctrines dans le caractère d'Adrienne de Cardioville, dont la figure a été si amoûreusement dessinée par M. Sue.... Cette délicieuse fille a une foule de vices dont elle se compose des vertus.... D'abord sa bouche, *adorablement sensuelle*, je cite l'auteur, indique assez le penchant très peu combattu de sa nature. La gourmandise y appelle *les plus exquis délectations*, et y vit en bon voisinage avec la volupté. La mollesse et la paresse, sa compagne, respirent dans tous ces mouvements. En un mot, Adrienne est la personification la plus idéale, "non de cette sensualité vulgaire, inintelligente, malaprise, toujours faussée et corrompue par l'habitude ou la nécessité des jouissances grossières, mais de cette sensualité exquise, qui est aux sens ce que l'atticisme est à l'esprit." N'allez pas croire que la sensualité, la gourmandise, la mollesse et la paresse composent toutes ses perfections ! non, elle a encore d'autres défauts, je veux dire d'autres vertus. Il faut ajouter à celles que j'ai déjà citées la coquetterie et la vanité. Que voulez-vous ? Adrienne croirait offenser Dieu si elle négligeait de parer l'ouvrage de ses mains, et c'est "par reconnaissance pour celui qui a donné tant de grâces à la femme" et dans un esprit de dévotion qu'elle entoure ses charmes de tout le prestige de la grâce et de toute la splendeur de la parure, "afin de glorifier l'œuvre divine aux yeux de tous..." A toutes ces vertus, il faut encore ajouter celles qui découlent naturellement de l'idolâtrie, car Adrienne a dans sa chambre, qui forme une sorte de petit temple, "qu'on aurait dit élevé à la beauté," un autel bien coquet et bien élégant, sur lequel brûle une lampe d'or d'où s'exhalent les parfums les plus précieux devant un admirable groupe de marbre de Daphnis et Chloé. Voilà le modèle que M. Sue vient donner aux femmes des classes élevées dans ce siècle.

Vous avez reconnu, n'est-ce pas, dans Adrienne de Cardioville la personification prématurée de la femme du Phalanstère, telle qu'elle brillera au jour où les anti-requins traqueront ce poisson et les anti-baleines fourniront un attelage à la Daumon aux navires... Elle professe les doctrines du fondateur du Phalanstère en matière de mariage. Elle a vu apparaître dans l'avenir des voisins splendides ; elle a respiré un air pur, vivifiant et libre. Oh ! libre surtout et généreux à l'âme. Elle a vu ses nobles sœurs, dignes et sincères, parce qu'elles étaient libres ; chéries et respectées, parce qu'elles pouvaient ôter d'une main déloyale une main loyalement donnée. Ne retrouvez-vous pas, sous cette périphrase sonore, la belle théorie du favori, du géniteur et de l'époux, c'est-à-dire la pluralité des maris dans le mariage et cette faculté illimitée du changement qui établirait une sorte de ressemblance entre les femmes et les effets circulatoires du commerce, qui passent par des milliers de mains avant d'arriver au jour de l'échéance.

TERRE DE VAN-DIEMEN.

Nous extrayons du *Catholic Herald* de Philadelphie ce qui suit :

Les deux Evêques.— Dans le mois d'octobre 1844 l'évêque protestant de Tasmavi à Nixon adressa une lettre en date du huit du présent à l'évêque catholique de Hobartown, Mgr. Wilson, dans laquelle il lui disait après avoir fait allusion à l'adresse que lui, avait présentée, le peuple de cette ville : prendrai-je la liberté de vous demander s'il est vrai que vous ayez pris le titre d'évêque d'Hobartown ? et si c'est là le cas ; vous prierais-je de me faire connaître en vertu de quelle autorité vous réclamez la possession d'un siège établi dans les limites des domaines de sa majesté, par un pouvoir indépendant d'elle-même, et avec quel droit légal, vous prenez un titre dérivé du nom de la Métropole de ce diocèse, quand c'est à moi que sa majesté en vertu de ses privilèges royaux, a bien voulu confier par lettres patentes le soin immédiat du gouvernement spirituel ?

Voici la réponse du docteur Wilson à l'interpellation de l'évêque protestant.

Hobartown 14 d'octobre 1844.

—Mgr. La politesse me dicte que je dois vous répondre et je le fais très volontiers : donc en réponse à votre lettre, je vous dirai que je ne reconnais en vous aucun droit quelconque soit civil ou ecclésiastique de me faire des questions auxquelles je veux bien satisfaire une fois pour toutes. Vos attaques grossières et purement gratuites contre moi, et contre l'ancienne église dont je suis l'indigne ministre (s'il faut s'en rapporter à vos paroles citées dans le *Courrier* de Hobartown,) du 25 de juillet ainsi que la violence de vos expressions dans les lectures que vous donnez dans l'église de St. David, m'ont déterminé à ne jamais entamer un sujet qui pourrait exciter une dispute avec vous. Nous sommes placés ici par le gouvernement, si je comprends bien nos obligations, pour une fin toute autre que celle d'entretenir des disputes, et des contentions religieuses, toujours nuisibles, en tout temps, mais de plus, infiniment odieuses entre vous et moi, sur cette terre de misère, et remplie de dangers, suivant mon humble opinion. Des milliers de malheureux qui composent nos troupes respectifs, croupissant dans la misère et gémissant du fond de leur prison, nous demandent des consolations et des secours spirituels. Disputez avec ceux d'entr'eux que vous voudrez Mgr., vous ne disputerez pas avec moi. Vos injures et vos attaques gratuites contre moi et mon troupeau seront à l'avenir passées sous silence et vous connaissez évidemment, Monseigneur, votre position dans cette colonie, Ne soyez pas assez indiscret que de

vous substituer à la place d'un zèle bienséant. Vous êtes placé dans cette île à la tête de l'église protestante soyez content de votre rang : attachez-vous à vos devoirs, si vous voulez être respecté, ne vous mêlez point des autres. Nous avons l'un et l'autre, croyez moi, une terrible tâche à remplir, et une terrible responsabilité à soutenir. Nous pouvons être par la grâce de Dieu d'un grand service pour les prisonniers, pour tous les colons, en général, ainsi que pour notre gracieuse souveraine, pourvu que nous accomplissions nos devoirs avec fidélité, douceur, charité et un courage véritablement chrétien. Mais si nous perdons notre temps et nos forces en disputes nous ressemblons à des hommes qui frappent l'air, ou aux flots d'une mer en fureur qui se brisent inutilement sur les rivages. Affermissez Mgr. la doctrine de votre église de toute l'énergie dont vous serez capable, votre zèle sera recommandable, vos motifs d'écritement appréciés par tous les hommes de bien et de bon sens ! Mais ayez assez d'indulgence dans vos violentes invectives contre certaines observances des chrétiens, pour ne point vous exposer à vous tromper dans vos jugemens et à devenir l'objet de la pitié et de la censure de vos amis. Tout homme qui aura à cœur le bien de cette importante colonie, s'empressera de tout son pouvoir de faire régner partout un esprit de paix, d'union, et de sentimens de bieuveillance dans tous les rapports de la société.

J'ai l'honneur d'être Mgr. etc.

ROBERT WILLIAM HORBARTINENSIS.

BULLETIN.

Mission des RR. PP. Jésuites dans l'Orégon (suite).—Situation de la Suisse ; lettre d'un Monsieur de cette ville à Mgr. de Montréal.—Revue de St. Constant.

"Arrivée à la tête de la rivière, la caravane s'arrêta, pressés comme nous étions, et nous croyant hors de danger, nous primés les devans avec deux familles : nous avions du reste intérêt à ne pas nous laisser devancer, par les autres caravanes, pour avoir de meilleurs pâturages. J'étais guide et capitaine dans un pays parfaitement inconnu : le chemin n'était pas toujours facile à trouver ; souvent on en avait deux ou trois au lieu d'un, mais la Providence veillait sur nous : nous arrivâmes heureusement à la rivière verte, et, remontant la *Fourche-à-Black* nous parvîmes au *Fort Bridger* où nous comptions trouver le P. De Smet : il nous avait écrit qu'il viendrait à notre rencontre en deçà des montagnes : nos espérances furent frustrées. Il fut de nouveau question de chercher un guide : un seul se présentait : mais pour six semaines il demandait \$100 (542 fr.) et la nourriture de sa famille, composée de sept personnes. Rebutés par des conditions si exorbitantes, nous résolûmes de nous abandonner encore à la Providence : nous voilà de nouveau en route, toujours suivis de deux familles l'une anglaise, l'autre allemande. Notre plus grand embarras était souvent de savoir où nous arrêter : quand nous trouvions après-midi un bon campement, nous ignorions si nous pourrions arriver à un autre avant la nuit. Cependant nous allâmes plus vite que tous ceux qui nous avaient précédés.

"Le pays était montueux : il y avait des montagnes fort raides à monter sans aucun biais. Tout avait été heureux lorsque nous approchâmes d'un point où le chemin est très-difficile à trouver : si on se trompe on allonge sa route de plusieurs jours. C'était la veille de la Nativité de la Ste. Vierge. Un jeune *Indien-Serpent*, qui parlait bien l'anglais et l'espagnol, et comprenait le français, se trouva sur notre chemin. Nous lui fîmes quelques petits présents, et lui proposâmes de nous accompagner jusqu'au *Fort Hall*, ou même jusqu'à Ste. Marie dont il connaissait le chemin. Il manifestait le désir d'y conduire sa femme pour la faire instruire et baptiser ; il l'avait été lui-même à Zaos, ville du Mexique, et se nommait Antonio. Nous lui demandâmes s'il y avait du danger pour les chevaux : "Non, dit-il, les *Serpens* ne volent pas, et si on vous en prenait quelqu'un, j'irais moi-même le chercher." Les *Serpens* n'auraient-ils pas envie de connaître la prière ? "Oui, répondit-il, mais aucun des *Robes-noires* ne s'arrête chez nous ; ils vont tous chez les *Têtes-Plates*."

"Le 8 de grand matin il partit pour prendre congé de sa famille, promettant de nous rejoindre avant midi : il nous rejoignit en effet, mais pour nous dire que sa famille ne consentait pas à ce qu'il nous accompagnât : la raison en était facile à deviner ; c'était la crainte des *Pieds-Noirs*.

"Ce qui nous parut un contre-temps fut un effet de la bonté de Marie ; cette tendre mère nous destinait quelques chose de mieux. Je m'avangais seul à une demi-lieue de la caravane, cherchant un endroit propre pour le dîner, et je n'en trouvai pas : je commençais à m'inquiéter un peu, lorsque je